

D 737 HONDURAS: LA VIE DANS LES CAMPS  
DE REFUGIÉS SALVADORIENS

L'exode des populations paysannes d'El Salvador ne se ralentit guère. Les réfugiés étaient déjà quelque 300.000 en début mai 1981 (cf. DIAL D 710). C'est le résultat de la guerre civile qui continue de ravager le pays, avec son cortège d'atrocités. Sur ce point, il suffira d'écouter ce que racontent ici les gens des camps.

Le témoignage ci-dessous, émanant d'un délégué d'organisations internationales, a ceci d'exceptionnel qu'il fait ressortir l'inattendue vie communautaire qui traverse des camps comme celui de Colomoncagua, au Honduras. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer: l'incroyable capacité de survie de l'être humain, ou le résultat pratique du travail des communautés de base.

Témoignage recueilli en septembre dernier.

Note DIAL

UNE ÉTONNANTE EXPÉRIENCE COMMUNAUTAIRE :

LES CAMPS DE REFUGIÉS SALVADORIENS A COLOMONCAGUA

Colomoncagua, frontière du Honduras et du Salvador. Des milliers de réfugiés ont abouti ici, pourchassés par les forces armées, fuyant leurs maisons brûlées et les menaces de mort. Il n'est pas facile de les rejoindre; la route est ravinée par les pluies, les camionnettes s'embourbent. Douze heures de ce traitement avant d'arriver font immédiatement comprendre la précarité de la situation. Si l'armée salvadorienne s'avisait d'attaquer les camps, qui protégerait les réfugiés? L'armée hondurienne, trop souvent complice? En mai, quatre hommes ont été enlevés d'un camp par les soldats honduriens; on les a retrouvés morts et torturés. Le seul recours est la présence des institutions internationales: les Nations Unies et surtout, sur le terrain, CEDEN, comité évangélique, et Caritas, catholique. Une autre institution, Visión Mundial, financée par les sectes, a déjà montré ses liens avec l'armée. Pourquoi faut-il qu'après tant d'horreurs les réfugiés tombent encore sous la surveillance des espions? Heureusement qu'ils ont connu Médecins du monde, au début, dont le courage les a réconfortés, puis Médecins sans frontières tout aussi dévoués à leur service, et même les jeunes étudiants en médecine de l'Université qui font ici leur stage pratique.

L'histoire des camps est celle des tensions entre l'armée hondurienne et les institutions. Officiellement, il s'agit pour le gouvernement d'assurer la sécurité, d'empêcher les guérilleros d'entrer en territoire hondurien, en fait de barrer la route à de nouveaux arrivants. Contre la population hondurienne, si accueillante au début et très généreuse, les menaces et les campagnes d'insinuations ont tenté de créer un climat d'hostilité envers ces gêneurs qui envahissaient la région. L'armée prétendait regrouper tous

les camps en un seul à 50 kms; les institutions ont lutté pour leur garder une taille humaine - de 400 à 1000 habitants - et près de la frontière, donc accessibles à ceux qui voudraient fuir leur pays.

Il faut donc travailler dans un climat tendu, mais par ailleurs tout est passionnant. Des liens profonds d'amitié s'établissent entre ces pauvres gens qui ont tout perdu et ne savent à qui s'en remettre, et les autres qui veulent les aider sincèrement. Et surtout, l'admiration l'emporte vite sur la compassion. Tout était réuni pour livrer ce peuple au désespoir, au fatalisme, au désœuvrement et aux querelles de clans; on découvre au contraire une vie de communauté extraordinaire où chacun a repris en main son destin et se bat pour que tous, et d'abord les plus faibles, retrouvent l'espoir et la dignité.

### HORREURS ET SAUVAGERIES

Dès que la confiance est établie, les confidences arrivent à longueur de journée, nécessaires pour sortir tout ce qui est enfoui dans le cœur et qui angoisse. C'est bouleversant, même quand on a déjà lu ce qui se passe "de l'autre côté". Une femme, dont les filles ont été violées bien souvent, conclut son récit: "Comme je voudrais partir loin d'ici, vivre dans un endroit où personne ne nous connaîtrait, car j'ai toujours peur qu'ils nous retrouvent".

Les récits sont pratiquement les mêmes; pourtant, ceux qui parlent viennent de villages différents et sont arrivés à des dates espacées, ce qui démontre que les massacres, les tortures, les atrocités sont devenues chose courante dans la répression. Que vaut alors la thèse de la junte ou des Etats-Unis selon laquelle le gouvernement lutte à la fois contre les extrémismes de droite et de gauche? Les militaires de l'armée régulière, les gardes nationaux, les paramilitaires de Orden travaillent ensemble et commettent les mêmes horreurs; de pauvres hommes ont été conditionnés pour devenir à la fin de véritables sauvages: on les a obligés à battre, puis à tuer, puis à torturer, et en même temps on faisait savoir qui ils étaient. Désormais la peur des représailles les fait entrer de plus en plus dans l'engrenage infernal et ils agissent comme des fous.

Des groupes plus ou moins importants surgissent dans les maisons, fouillent à la recherche d'armes, pillent ce qui les intéresse. Si la femme ramène du ruisseau un paquet de linge trop gros, c'est qu'elle travaille pour la guérilla; si elle a fait trop de tortillas de maïs, c'est qu'elle les envoie dans la montagne. Et elles payent pour cela. L'homme revient des champs, retrouve la maison brûlée, sa femme pendue aux poutres du toit, les seins coupés, éventrée si elle était enceinte. L'un d'eux raconte avec l'horreur dans la voix qu'il a retrouvé le bébé jouant avec les cheveux de sa grand-mère: les sauvages avaient placé la tête coupée près de lui. Les récits en deviennent insupportables, le sadisme poussé à ce point est diabolique. Un autre réfugié tremble à la vue de tout militaire, car il a fui avec toute sa famille. On lui avait donné l'ordre de tuer le curé qui était son ami. Ne viendront-ils pas le cueillir jusqu'ici, car il était très connu dans la région? La seule chose qu'il avait faite, c'était de réunir les gens pour faire avec eux des célébrations de la Parole de Dieu. Mais ceux qui ont le plus souffert, lorsqu'ils ne sont pas morts, ce sont les groupes refoulés par l'armée hondurienne. Une fois repris par la soldatesque salvadorienne, ils n'ont connu que souffrances et humiliations; ils en resteront marqués toute leur vie.

On peut cependant distinguer deux sortes de gens: les premiers qui appartenaient à des groupes organisés, coopératives, communautés chrétiennes de base, ceux-là ont été les premiers visés, surtout par ORDEN. Une fois dans les camps, ils ont appliqué ici leur sens communautaire. Les suivants ont fui devant les vagues d'assassinats, devant la politique de la terre brûlée

mise en oeuvre par les conseillers américains. Les colonnes de réfugiés ont dû voyager de nuit pour éviter les hélicoptères qui mitraillent tout ce qui bouge, enfants compris, et sont arrivés après une semaine, après quinze jours, complètement épuisés.

### LA RÉPRESSION FAIT NAÎTRE LA GUÉRILLA

"Nous vivions tranquilles, en travaillant; mais quand nous parlions d'amour, de paix, et d'aider les autres, c'est alors que la répression a commencé dans notre pays. La force armée se mit à tuer des enfants, à tuer des femmes, à tuer des vieillards. Le peuple s'est donc organisé, pour lutter contre cette oppression. Nous avons vu que c'est seulement de cette façon que nous pourrions vivre tranquillement et avoir la liberté... Nous avons perdu des enfants, même sur la route en venant jusqu'ici chercher refuge. Moi, j'ai vu de mes propres yeux un massacre: une famille entière de six personnes, et ensuite les chiens, les cochons qui s'en allaient avec des jambes d'enfants. Les enfants, ils leur avaient traversé le ventre avec des couteaux. Les femmes, ils leur coupent la tête, le sein; ils leur ouvrent le ventre pour retirer l'enfant. Cela je l'ai vu de mes yeux. Ah, je ne peux pas dire ce qu'ils sont! Un chrétien n'a pas le droit de faire des choses pareilles! Le peuple lutte pour que nous vivions en paix, pour que nous soyons libres. Nous avons la foi et nous sommes du côté du peuple. Des compagnons sont morts parce que la vie que nous menons n'est pas une vie de paix, mais de tristesse. Si nous arrivons un jour à ce que le peuple salvadorien se libère, alors nous allons jouir de la liberté, comme tous les humains en ont le droit."

Comment avez-vous pris conscience de tout cela? "Au début, j'étais aveugle. Mais quand un prêtre a commencé à parler d'amour, de paix, j'ai commencé à me mettre au service des autres; j'ai étudié le catéchisme; avec d'autres nous avons prêché la Parole de Dieu. En expliquant l'Évangile, les gens commençaient à prendre conscience. Mais d'autres ont commencé à dire que nous étions des communistes, ou des subversifs; mais nous, nous parlions de l'amour de Dieu, de l'amour des autres. Ils ont interdit aux catéchistes de faire des célébrations de la Parole; ils nous ont insultés, et à la fin ils ont tué. Nous avons une conscience claire et nous luttons pour la justice, car nous avons tous le droit de vivre."

Un autre raconte pourquoi des hommes se sont procuré des armes comme ils ont pu. "On me dit: ils ont tué ton ami Alonso! C'est un coup de tonnerre pour moi. Je me lève pour aller voir. On me dit: n'y va pas, ils te cherchent. Les parents du mort finissent par savoir qui l'a tué et ils tuent l'assassin. L'armée vient alors et commence à tuer toutes les femmes de cette famille-là. Un mois après, ils reviennent et nous avons tous fui en débandade. Quand nous avons voulu passer la rivière de la frontière, ils ont tiré au mortier dans la foule énorme; les enfants en pleuraient; l'armée hondurienne nous refoulait. A moi, ils m'avaient dit: 'tu as parlé du gouvernement dans une célébration. Attention, tu élèves les corbeaux qui t'arracheront les yeux'. Peu à peu, ceux qui sont restés ont pris les armes pour se défendre. Au début, il n'y avait pas un seul fusil, j'en suis sûr. Maintenant, je me rends compte qu'ils ont pu trouver des armes".

### NOUS APPRENNONS A VIVRE EN COMMUNAUTÉ

"Ici, nous apprenons à vivre en communauté; voilà ce que nous voulons faire après la guerre". Les réfugiés ont été brisés; ils ont perdu leur famille; leur maison est détruite; on leur a volé le peu de choses qu'ils avaient et ils se demandent avec inquiétude ce que sont devenus les hommes restés là-bas. Les deux tiers sont des enfants de moins de 12 ans; les autres des femmes, des vieillards, quelques hommes qui supportent tout le poids des travaux. On pourrait s'attendre à rencontrer le désespoir, l'écras-

sement, le marché noir, et surtout une foule assise attendant passivement les secours. Or le premier contact est surprenant: pas de querelles dans les camps, ni de bandes qui domineraient les plus faibles, ni de corruption; l'aide parvient intégralement aux nécessiteux. Tous sont au travail, des équipes ramènent du bois, d'autres s'affairent au nettoyage, un groupe d'hommes construit un four où une équipe de femmes viendra faire le pain pour tout le camp. Là où devrait régner le fatalisme, c'est le sursaut d'un peuple qu'on avait voulu anéantir.

Dès le départ, les organisations présentes à Colomocagua ont voulu, plus ou moins consciemment, une organisation communautaire. Comment subvenir à tant de besoins si les intéressés ne se prennent pas en main? De plus, laisser les réfugiés en proie à leurs souvenirs ou leurs douleurs deviendrait vite malsain. L'impression de ne plus servir à rien crée une foule d'assistés, d'irresponsables, d'envieux, où les plus habiles et les plus forts s'arrangent pour vivre aux dépens des autres.

Le traumatisme propre aux réfugiés ne trouve son remède que dans la prise de responsabilité, quand chacun peut à nouveau faire preuve d'initiative ou être reconnu pour ses capacités. "Apportez-nous les plantes de Hennequen et demain vous verrez les petites machines que nous allons faire pour extraire la fibre". Le peuple salvadorien, habitué à lutter pour subsister, est actif, industriel et a démontré une haute capacité d'organisation. Ainsi, un beau matin, on s'aperçoit qu'une femme a découvert de l'argile à trois heures de marche pour faire des poteries. Comment a-t-elle fait malgré les dangers et l'interdiction de sortir du camp?

Comment fonctionne ce système qui étonne le visiteur? Chaque camp, déjà à taille humaine, est redistribué en "colonies" de 4 ou 5 tentes, soit une centaine de personnes chacune. En plus du coordinateur général du camp, voilà encore quatre ou cinq personnes qui auront donc une responsabilité. Il faut ajouter d'autres "chargés-de" pour tous les services courants: chargés de cuisine, chargés de discipline, d'hygiène, de santé, d'enfants, de bois, d'eau. Les services religieux auront leur responsables, ainsi que le catéchisme, les célébrations, les chants et l'animation de la messe quand il y en a une. Tout cela s'est mis en place progressivement, mais avec une claire vision du but à atteindre.

Une fois prise en main la vie quotidienne, différents projets naissent qui relancent en avant la communauté; ils sont étudiés tranquillement, tous ensemble, et réalisés un par un selon les possibilités et les urgences. Chacun d'eux a mis en marche d'autres responsables et occupé plus de monde. Les Médecins du monde avaient démarré des latrines et les centres de soins où des auxiliaires se forment consciencieusement. Au bout de quelques mois, ceux-ci peuvent déjà traiter les cas les plus bénins en attendant l'arrivée du médecin le matin. La cuisine s'organise collectivement, à raison d'une cuisine par colonie, assurée chaque jour par une équipe différente avec sa "chargée-de" cuisine. L'équipe doit assurer le millier de tortillas, plus les haricots et le maïs pour les trois repas de la colonie. D'autres équipes sont envoyées à d'autres tâches; des hommes partent élargir le chemin où peinent les camionnettes; d'autres défrichent un terrain où ils sèmeront radis, oignons, tomates. C'est admirable de voir les gamins manier la pioche avec autant d'ardeur que les hommes qui les encadrent.

Les projets se sont ainsi succédés, toujours au service du bien commun. Avec huit machines fournies par Caritas se montent deux ateliers de couture où les équipes font les postes pour transformer les immenses vêtements de pays riches en pantalons de gamins. Le tout sera réparti entre les coordinateurs de camps, puis de colonies et enfin aux familles, suivant la liste tenue par les responsables. Le four à pain vise à utiliser la farine venue

d'autres pays. Le plus amusant a été de voir la somme de tractations et d'essais autour de la fameuse argile. Comment aller la chercher? Combien de sable faut-il y ajouter? Comment encourager tel groupe de femmes dont les plats de terre se sont fendus en séchant? Intéressant, puisqu'il faut que tout marche sans appât du gain et sans rien imposer par la force; autrement ce ne serait plus communautaire!

En plus des centres de nutrition qui sont animés par une infirmière de Médecins sans frontière et qui ont été un succès complet, puisque des tas d'enfants dénutris y ont retrouvé du poids, d'autres expériences démarrent: tissage de hamacs à partir du Hennequen, fabrication de chaussures avec deux camions de vieux pneus envoyés par Caritas. Chaque fois, le produit de ces ateliers est distribué équitablement dans les camps. Plus tard, peut-être, disent les responsables, quand nous aurons rempli les cuisines d'ustensiles en terre, et toutes les tentes de corbeilles en bambou, de hamacs et de sacs, nous discuterons pour voir s'il convient de vendre à l'extérieur afin que la communauté puisse s'acheter d'autres choses, comme des fruits par exemple. Quand? Les besoins sont tellement grands et maigres les ressources. Ce ne sont pas les minuscules jardins qui pourront fournir les légumes nécessaires, malgré l'acharnement des "chargés-d'"agriculture.

Mais en attendant, que faut-il admirer le plus? Certainement tout cet esprit de ressort qui anime tous les réfugiés, leur ingéniosité, les outils fabriqués sur place, l'entente profonde malgré les inévitables frottements issus de l'entassement dans les tentes, le sérieux dans le déroulement des projets successifs, et enfin l'esprit communautaire qui s'accroît jour après jour, grâce aux réunions, aux évaluations constantes du travail, aux lectures bibliques qui donnent un souffle à tout cela.

#### LA MYSTIQUE COMMUNAUTAIRE

Vus de l'extérieur, les résultats sont séduisants: cela va du gamin qui arrache les pierres du terrain jusqu'à la fillette qui monte patiemment son premier pot de terre, avec en plus le sourire de ces pauvres qui ont à coeur de bien accueillir les visiteurs; de faire semblant comme ils disent, car l'angoisse tenaille le fond des coeurs. En fait, la vie communautaire n'est pas une solution facile. Le regroupement des familles dans les tentes ou dans le même camp facilite les réunions, certes, mais la promiscuité risque de faire éclater les ententes. Deux femmes qui se jalouset<sup>et</sup> sont obligées de partager la même tente peuvent faire exploser l'équipe de cuisine et laisser toute la colonie sans nourriture pendant une journée. C'est là qu'intervient tout un réseau informel qui se charge de fortifier la mystique. Coordinateurs officiels élus par le camp et donc acceptés de tous, mais aussi le réseau des délégués de la Parole, des catéchistes, des chrétiens convaincus ou simplement de ceux qui ne veulent pour rien au monde retomber dans les mésententes d'autrefois qui ont coûté si cher.

"Vous pouvez voir qu'ici tout le monde travaille. Bien sûr, les malades, nous ne les obligeons pas à travailler, mais les autres collaborent avec joie, chacun à ses occupations et dans son équipe. Regardez en ce moment les enfants avec les hommes qui sèment sur le terrain qu'ils ont préparé. Nous avons même déjà prévu ensemble que ce qui sera récolté sera déposé dans une tente, là où est le dépôt d'aliments, pour être réparti ensuite entre tous les camps. Les enfants aussi s'organisent en équipes pour coopérer aux travaux, les uns arrachent les pierres, d'autres vont chercher du bois, etc... Pour moi, c'est une grande joie, car autrefois nous n'avions pas l'habitude de travailler ainsi, au contraire nous étions individualistes. J'espère bien que nous allons continuer à nous unir en communauté de façon qu'avec l'aide des uns et des autres, nous obtenions de meilleurs résultats."

C'est l'aspect concret, la constatation que les choses vont mieux quand on est unis, et qu'au fond on agit en conformité avec la volonté de Dieu. Un autre, plus théoricien mais toujours en se basant sur son expérience, explique: "C'est ici que le Seigneur nous permet de nous convertir, de changer de vie. Nous ne pouvons plus dire: 'ma vache, mon terrain, mon champ, mes poules, mon cochon, mon argent...' Ici, tout cela meurt, c'est-à-dire que nous enterrons notre égoïsme, et c'est le but que nous cherchons maintenant. Ici nous voulons une vie plus humaine; nous voulons valoir un grand prix, puisque le prix que nous méritons, nous qui sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est l'étroite union d'amour que nous devons avoir les uns envers les autres..." Une religieuse, en entendant ces paroles, disait qu'il faudrait mettre ces expressions en parallèle avec des textes bibliques ou même des passages de saint Jean de la Croix. Le même catéchiste avait, quelques instants auparavant, raconté les tortures qu'il avait subies et comment Dieu l'avait protégé au milieu des pires souffrances.

Les motivations vont de la foi lucide, chez les principaux responsables, jusqu'au simple désir de vivre en frères: "Ici, nous voulons vivre comme des enfants de Dieu". Certains voient le résultat concret d'une telle vie communautaire; pour d'autres, c'est une fidélité à ce qui a été enseigné par des prêtres totalement dévoués à leur peuple et qui furent pour cela persécutés ou torturés. Le passé aussi sert de repoussoir: "Nous avons vécu dans l'individualisme et cela profitait à ceux qui nous exploitaient; quand ils avaient besoin de travailleurs pour nettoyer leurs champs, ils nous trouvaient toujours, car nous n'avions pas d'autres ressources. Cette désunion nous a aussi empêchés de chercher d'autres solutions chrétiennes et, même, on a pu nous monter les uns contre les autres. Parmi nous, il y en a qui se sont mis au service de ceux qui nous haïssaient. On ne pouvait plus se fier à personne. Tout cela est contraire à la confiance qui doit régner entre chrétiens."

Les groupes qui arrivent encore dans les camps y trouvent une ambiance de paix et d'entraide qui vaut mieux que tout discours. Après la persécution sauvage, c'est la tranquillité résultant de la vie communautaire. C'est donc possible de vivre en frères, de travailler au service de tous et non pour un patron qui exploite l'indigent. "Dans la paroisse, les Pères nous avaient aidés à nous organiser; ils nous aidaient à acheter la semence à meilleur prix, les engrais, les outils pour travailler. Moi, je suis allé recevoir des cours d'agriculture en même temps que des cours pour célébrer la Parole de Dieu. Ici, j'ai été nommé responsable d'agriculture et je dois mettre ce que je sais au service de la communauté."

### L'ENJEU

Quelques responsables ont l'intuition que cette expérience, somme toute limitée, est plus importante qu'il n'y paraît. "Tout le camp est une école. Les enfants ne vont pas s'asseoir sur des bancs pour répéter a,a,a, comme des perroquets; mais ils apprennent à vivre, à découvrir la vie, dans tout ce qu'ils font ici." La récompense matérielle en argent est exclue. Les amorces de commerce avec l'extérieur ont été coupées délibérément pour ne pas laisser s'instaurer un marché noir. Le jour où un jeune a échangé une chemise pour une banane que lui vendait un hondurien en visite, cela a été déterminant: "Nous ne retomberons plus dans l'exploitation par le moyen de l'argent. Il faut d'abord penser aux énormes besoins de tous."

Pour faire travailler tout ce monde, faut-il donc utiliser la contrainte, les armes, ou des pressions en tous genres? Les premières semaines, les promoteurs de Visión Mundial et quelques militaires auraient volontiers sombré dans ce travers sans sourciller: ce serait plus efficace et plus rapide que

de réunir tout le camp pour discuter des mesures à prendre, puis demander des volontaires. Etait-ce la solution? Certes, il y a toujours des femmes qui tombent malades le matin de leur tour de cuisine; mais d'après une jeune médecin française, cela s'explique par le fait qu'elles n'ont jamais été astreintes à une discipline communautaire qui est assez exigeante. Respecter un horaire, travailler ensemble ou à la chaîne n'est pas encore dans les habitudes sociales. La seule solution est donc le renforcement de la mystique communautaire, le sens du service chez les plus actifs, le pardon chez les susceptibles, la confiance pour les angoissés et, par dessus tout, l'apprentissage du dialogue qui permet de s'expliquer ou de prendre des décisions qui ne froissent personne. Sans cela, la réalisation d'une telle société serait extrêmement difficile.

Reste la question de la rémunération, car personne n'est totalement désintéressé. Le problème est évidemment simplifié par l'absence de commerce extérieur. Pas question que la société de consommation vienne exciter les envies d'acheter et donc d'avoir de l'argent. Mais cela oblige à trouver d'autres "récompenses" pour les initiatives heureuses ou le travail accompli. Il est certain que l'argument le plus puissant est la transformation qui s'opère à la vue de tous: un peuple écrasé prend son sort en main et se surpasse même, par rapport à ce qu'il était avant la persécution. Un matin, le petit Lucio qui refusait de manger et dépérissait lentement, est venu au centre de nutrition sur ses petites jambes, tout seul. Les responsables du camp en avaient les larmes aux yeux. Cela valait la peine de se battre pour que les enfants ne meurent plus de faim; d'encourager leur mère, accablée et fataliste; de faire ingurgiter presque de force la nourriture au petit qui n'en voulait pas. Cela ne s'était pas vu "avant" car, dit un réfugié, "quand nous allions à l'hôpital, les médecins ne nous regardaient même pas; ou bien nous ne pouvions pas y aller faute d'avoir les deux colons indispensables". Ici, c'est possible de sauver les enfants. Individuellement, joue aussi le sentiment d'être pris en considération, d'être quelqu'un et non pas le paysan méprisé et tenu pour imbécile: "Regardez! Celui qui a fait cette corbeille, c'est le petit de cinq ans que vous voyez là". Une race remarquable qui peut enfin démontrer ses possibilités.

#### LE RESSORT RELIGIEUX

La plupart des responsables, ainsi que les plus lucides, ont un passé de dévouement et une formation non négligeables. Les coopératives, les communautés de base, les cours de toutes sortes dispensés par les paroisses ou les diocèses, le rodage effectué dans la lente formation de la communauté par le moyen de la Bible: tout cela a convergé vers la recherche d'une société nouvelle, aussi éloignée du pouvoir de l'argent que de celui des armes. L'amour des autres est devenu comme un pari: avec lui, on peut faire mieux que ce qui existe. D'ailleurs, s'il y a eu persécution, c'est que l'Evangile est capable de faire trembler sur ses bases une société totalement injuste.

La formation reçue a pris racine dans la religiosité populaire. Celle-ci nous apparaît d'abord sous la forme des processions, voire même des superstitions. Est-ce cela l'important? Après tout, elle a quand même permis à tout un peuple de garder sa foi dans de telles épreuves; de croire qu'il devait bien y avoir autre chose que ces brutalités. Là où d'autres auraient été démolis de façon définitive, les réfugiés se sont redressés et ils ont gardé espoir. "Dieu soit loué! Il n'abandonne jamais ses enfants", s'écrie une femme en arrivant dans le camp; et pourtant, on n'oserait pas raconter les sévices qu'elle a subis. Un homme sous la torture: "Je pensais en moi-même: comment est-ce possible que les forces matérielles de ce monde soient plus fortes que la puissance de notre Père du Ciel?" Dans la religiosité populaire il y a une part de fatalisme; mais dans la foi, ce fatalisme se trans

forme en résignation chrétienne authentique: pour l'instant, nous n'y pouvons rien, et il vaut mieux accepter que de regimber ou de s'user sans espoir; mais quand l'occasion se présentera, nous reprendrons le plan de Dieu sur les hommes. "Je dois endurer ces supplices, mais un jour j'en sortirai", ajoute le même homme en parlant de ses tortures. Osée fait dire à Dieu: "Ne sais-tu pas que, moi, je ne suis pas un homme?" C'est, au fond, l'intuition de cette religiosité qui n'admet pas que les mauvais gagnent toujours: il y aura au moins le ciel pour changer cette situation. Et l'expérience des camps démontre que cette espérance ne démobilise pas, au contraire. Dès que les réfugiés ont pu le faire, ils ont essayé de réaliser "ce qui plait tant au Père du ciel": une communauté sans injustice ni violence entre frères. L'amour: C'est le mot clef qui sert de critère avant les décisions. Qu'est-ce qui est le plus conforme à l'amour? Si on s'aime, on s'organise pour s'aider les uns les autres. On se pardonne les querelles de la veille qui risquent de détruire un atelier et on repart malgré les susceptibilités à vif. Les enfants qui attendent les aliments ou les vêtements valent plus que les sentiments personnels. Des enfants commencent à se bagarrer; un adulte arrive: "Ici, les enfants, on ne se dispute pas", c'est-à-dire: on ne peut pas recommencer ici ce qu'on a connu là-bas.

#### L'AVENIR SERA-T-IL COMMUNAUTAIRE?

La conversation avec les responsables est passionnante, car il ne s'agit plus seulement de projets immédiats, de hamacs ou de plats en terre, mais bien de ce qu'il faudra créer plus tard. Il n'y aura plus d'individualisme ni d'exploitation. Les camps sont une vaste école pour les enfants et les adultes. Combien de fois on entend: "Quand nous repartirons, chacun aura plusieurs métiers"; ou bien: "nous n'aurons plus de maisons car elles sont brûlées, mais nous essayerons de construire ensemble". Est-ce un rêve, une utopie? Espérons que cette expérience rejoindra dans l'histoire toutes celles qui naissent un peu partout en quête d'un monde non dominé, où chacun se sentira maître de son travail et de son destin.

(Texte: Michel Piton -  
Diffusion DIAL)

-----

Abonnement annuel: France 210 F - Etranger 245 F par voie normale  
(par avion, tarif sur demande selon pays)  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441